

# « RACIALISME »

Courant de pensée du XIX<sup>e</sup> siècle issu de la théorie des races, le concept de « racialisme » était tombé en désuétude après la seconde guerre mondiale. Il est réapparu au début des années 2000 dans la polémique autour de la pensée postcoloniale venue des Etats-Unis

## HISTOIRE D'UNE NOTION

Grand absent du Littré, mais aussi du Dictionnaire de l'Académie française et du Larousse, le mot « racialisme » apparaît cependant comme un incontournable de notre époque. Cette notion est convoquée tour à tour par les détracteurs de Nadine Morano – laquelle, en 2015, emploie le terme de « race blanche » –, par Bernard Maro, directeur de recherche au CNRS, pour désigner le Parti des indigènes de la République, ou encore par les professeurs Barbara Lefebvre et Anne-Sophie Nogaret contre des « chercheurs en indigénisme » réunis lors d'un colloque, en septembre 2018, à Paris-VII. Une manière pour les défenseurs de l'universalisme de reprocher aux chercheurs et aux militants inspirés par la pensée postcoloniale de remettre au cœur du débat une notion, la race, qui a nourri des idéologies dangereuses et mortifères.

Mais que signifie donc, au juste, le terme de « racialisme » ? Dans son *Dictionnaire historique et critique du racisme* (PUF, 2013), Pierre-André Taguieff, directeur de recherche au CNRS, le définit comme « toute construction idéologique fondée sur l'idée de "race humaine" et faisant appel à une conceptualité supposée scientifique, d'une façon plus ou moins prononcée ». Résumé ainsi, le racialisme constitue la base théorique sur laquelle vient s'appuyer le « comportement raciste analysé par l'historien des idées Tzvetan Todorov.

Historiquement, le terme de « racialisme » est d'abord utilisé pour désigner un courant de pensée qui se développe dans l'Europe du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Issu de la « théorie des races » datant du siècle précédent, ce racialisme originel ambitionne d'expliquer les phénomènes sociaux à la lumière de facteurs raciaux et héréditaires : il définit, il différencie et il hiérarchise les différentes « races ». Les corps sont mesurés, les groupes

sanguins comparés. C'est ainsi que naissent la phrénologie, la théorie selon laquelle la forme du crâne détermine le caractère de l'individu, ou encore la craniométrie, l'étude précise des mensurations des os du crâne et donc de la place qui serait laissée au cerveau. Cette dernière pseudo-discipline, utilisée à l'origine pour déterminer de quelle « race » étaient les individus examinés, constitue le foyer privilégié de bon nombre de discours racistes.

## La toute-puissance de l'hérédité

S'inspirant des travaux sur la sélection naturelle de Charles Darwin, qu'ils transposent dans le domaine social, les ouvrages racistes des scientifiques qui se fondent sur ces mesures se succèdent. Entre 1853 et 1855, Arthur de Gobineau publie son *Essai sur l'inégalité des races humaines* : établissant trois « races » selon les différentes couleurs de peau, il fait du métissage la cause principale de la décadence inévitable du genre humain. Quelques décennies plus tard, l'anthropologue Georges Vacher de Lapouge reprend et radicalise les travaux de son prédécesseur en brandissant le risque de l'extinction de la « race blanche » – théorie du « grand remplacement » avant l'heure.

On comprend pourquoi le nazisme du début des années 1930 s'appuiera sur l'œuvre de cet anthropologue. C'est d'ailleurs à cause de Georges Vacher de Lapouge que la langue française s'approprie un nouvel adjectif, « eugénique », qu'il traduit et reprend de l'anglais dès 1886. Comme l'écrit Pierre-André Taguieff dans son dictionnaire, l'anthropologue « ne croit qu'à la toute-puissance de l'hérédité ». « Il dénonce les illusions de ceux

qui font confiance à l'éducation et à l'action du milieu social pour perfectionner ou remodeler l'homme », poursuit-il. On est bien loin de la perfectibilité avancée par Jean-Jacques Rousseau...

A la fin du XX<sup>e</sup> siècle, avec l'extinction progressive des idéologies de la hiérarchie des races, le terme de « racialisme » est de moins en moins employé, y compris dans la littérature spécialisée sur la « question raciale ». Les années 2000 sont en revanche marquées par le retour en force inattendu de cette notion, dont le contexte d'emploi évolue : le racialisme cesse de qualifier les théoriciens du racisme « biologique », quasiment disparus, pour stigmatiser, au contraire, les tenants de l'antiracisme « politique », qui s'appuient sur la pensée postcoloniale venue des Etats-Unis.

Parce qu'ils utilisent le concept de « race », voire de « racisé.e.s », pour rendre compte des inégalités qui perdurent dans la société française, ces militants et ces chercheurs sont accusés de réintroduire dans le débat la race au sens où le raciste l'utilise. « Les universalistes disent, et ils ont raison, que la "race" n'existe pas, mais certains groupes sont victimes de discrimination à l'emploi et au logement à cause de leurs caractéristiques ethniques ou physiques », souligne l'anthropologue Jean-Loup Amselle. *Le problème, c'est que, si on scinde les sociétés en races, on fige les catégories et on ne peut plus faire une analyse nuancée.* Pour éviter cet écueil, certains chercheurs, telle la sociologue Sarah Mazouz, utilisent d'ailleurs le terme de « racialisation » : pour elle, ces questions sont toujours liées à un contexte historique et social de la construction des catégorisations racialisantes. ■

CLARA CINI

« LE PROBLÈME, C'EST QUE SI ON SCINDE LES SOCIÉTÉS EN RACES, ON NE PEUT PLUS FAIRE UNE ANALYSE NUANCÉE »

JEAN-LOUP AMSELLE  
anthropologue



## CHRONIQUE | PAR PAUL SEABRIGHT

# Oui, la politique peut sauver l'environnement

Comme viennent de nous le rappeler les élections européennes, les choix de priorités relatives à la protection de l'environnement sont souvent faits à des moments de changement politique, pour des raisons liées davantage à l'évolution des sentiments qu'à de nouveaux constats scientifiques. L'importance prise dans le débat public par le réchauffement climatique et le scepticisme ambiant quant à la capacité du système politique à apporter des solutions nous ont peut-être fait oublier l'histoire d'autres pollutions atmosphériques, ainsi que les solutions politiques qui ont permis de les combattre avec succès.

Jusque dans les années 1960, la pollution atmosphérique sous forme de particules suspendues, notamment de charbon, fut une menace grave pour la santé, et elle continue à l'être encore aujourd'hui dans de nombreux pays en voie de développement, surtout en Inde et en Chine. Une étude américaine propose un chiffre intéressant de ce phénomène (« *Long-Run Environmental Accounting in the US Economy* », Nicholas Z. Muller, *NBER Working Paper*). L'auteur construit une mesure « augmentée » du produit intérieur brut (PIB) de l'économie américaine sur soixante ans, de 1957 à 2016, appelée *Environmentally-Adjusted Value Added* (EVA, valeur ajoutée ajustée par l'environnement). Le calcul consiste à soustraire à la valeur des biens et services produits par l'économie américaine les coûts de la mortalité précoce due aux maladies respiratoires induites par la pollution.

Au début des années 1950, la mortalité associée à la pollution était de quelque 430 000 décès annuels, et l'ajustement du PIB fait par l'auteur le réduit d'environ 30 %. Mais à partir de la fin des années 1950, et surtout à la

suite du vote de la loi antipollution Clean Air Act, en 1970, les pouvoirs publics ont fait de grands progrès dans la maîtrise de cette pollution, dont les effets mortels avaient diminué de près des trois quarts en 2016.

Pour bien comptabiliser cette évolution dans ses calculs de l'EVA, l'auteur prend en compte non seulement les bénéfices dus à la réduction de mortalité, mais aussi les coûts des investissements nécessaires pour produire ce résultat. Les avancées environnementales viennent en effet rarement sans coûts associés. Or, malgré ces coûts, les bénéfices ont été si importants que le taux annuel de croissance de la mesure ajustée (EVA) a été plus élevé que celui du PIB d'environ un demi-point de pourcentage sur l'ensemble des six décennies. Pendant les années 1960, l'EVA avait encore une croissance plus faible que le PIB, mais, à partir de 1970, elle est devenue clairement plus forte.

## Les plus touchés sont les plus démunis

Les leçons de ces calculs ne confortent pas forcément les idées reçues. Tout d'abord, les coûts environnementaux de certaines politiques de développement pèsent très gravement sur le bien-être humain – à noter que la diminution de 30 % du PIB due à la pollution atmosphérique en 1957 ne comptabilise pas les sources de pollution autres que le charbon. L'inquiétude pour l'environnement n'est donc pas un luxe de consommateurs riches. On peut ajouter que ceux qui souffrent le plus au niveau mondial sont souvent les citoyens les plus démunis, dont les gouvernements n'ont pas la capacité de protéger les populations contre la pollution des eaux et des atmosphères.

La deuxième leçon est plus positive : malgré le pessimisme de ceux qui pensent que toute croissance économique est forcément nocive pour l'environnement, l'expérience des Etats-Unis depuis 1970 montre que, au moins à l'égard de certaines sour-

# LE MYSTÈRE PROUST



MARCEL PROUST, À L'OMBRE DE L'IMAGINAIRE hors-série du « Monde », 124 p., 8,50 euros

## HORS-SÉRIE

Il y aura cent ans, le 10 décembre 1919, Marcel Proust obtenait le 17<sup>e</sup> prix Goncourt pour *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Par quel mystère un écrivain mondain, snob, asthmatique et spécialisé dans l'exploration des sensations infimes a-t-il pu devenir, en moins d'un siècle, l'objet d'un culte planétaire ?

Et par quel miracle une œuvre, née entre fumigations et murs de liège, entre dîners en ville, méditations, singularités sexuelles et cruauté sociale « à la française », est-elle parvenue à parler, d'une même voix, au cœur d'un Japonais, d'un Américain, d'un Iranien, d'un Coréen ?

Aujourd'hui, à l'heure où des hordes d'exégètes quasi talmudiques commentent à l'infini les trois mille pages d'*A la recherche du temps perdu*, nous avons pris, dans ce hors-série, le parti le plus simple : donner envie de (re)lire un chef-d'œuvre unique en son genre et éclairer la trou-

blante personnalité du génie qui sut le concevoir, d'après nature, à travers mille souffrances.

Dans un entretien, le philosophe Nicolas Grimaldi nous explique que l'œuvre de Proust repose sur l'idée que la réalité n'est qu'intérieure. Et que le souvenir involontaire, qui surgit lors d'une lecture, de la contemplation d'un tableau ou à l'écoute d'un morceau de musique, constitue la seule porte permettant d'accéder à ce réel.

## La vraie vie, c'est la littérature

Quant à Charles Dantzig, essayiste et romancier, il voit dans *La Recherche* une bombe gay, où la plupart des personnages sont homosexuels, mais, où, paradoxalement, le narrateur, Marcel, lui, a un point de vue hétérosexuel qui regarde ce petit monde à travers un trou de serrure et n'échappe pas aux clichés.

L'écrivain Michel Schneider montre que, pour Proust, la vraie vie, c'est la littérature. Par l'écriture, il s'est évadé de la douleur de n'être que soi pour

s'ouvrir à la complexité des autres... Claude Arnaud, qui a publié un *Proust contre Cocteau* (Grasset, 2013), revient sur l'étrange relation amour-haine qui lia les deux écrivains.

Des textes de grandes figures littéraires comme Aragon, Céline, Gide, Gracq, Mauriac, Leiris, Nabokov ou Sollers illustrent l'admiration et la détestation que suscita l'auteur d'*Un amour de Swann*... Et puissent les pages de ce volume, *Marcel Proust, à l'ombre de l'imaginaire*, de la collection « Une vie, une œuvre » publiée par *Le Monde*, permettre de comprendre qu'en s'amusant avec Proust, ou qu'en pensant avec lui, on devient plus lucides et meilleurs. ■

JEAN-PAUL ENTHOVEN

Jean-Paul Enthoven a été le conseiller éditorial de ce hors-série, avec son fils, Raphaël Enthoven. Ils ont publié en 2013 un « Dictionnaire amoureux de Marcel Proust » (Plon-Grasset, 736 p., 24,50 €).

# 5G-Guerre froide | PAR SELÇUK

